

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Une histoire oubliée

Isabelle Forest

---

Number 57, Spring 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4438ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Forest, I. (1999). Une histoire oubliée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (57), 13–17.

## Une histoire oubliée

Isabelle Forest

**O**n ne parle guère lorsqu'on foule l'herbe des montagnes pour aller faire paître ses moutons. On ne parle guère lorsqu'on a 14 ans, que notre peau est fortement brunie par le soleil et que nos petits seins s'agitent comme des grelots muets sous la tunique défraîchie. On avance vers le ciel, poussée par nos cuisses galbées et nos puissants mollets, les doigts de pieds nus dans nos sandales. Des sandales que père nous a fabriquées, une des seules paires qu'il n'a pas vendues au marché.

Les moutons, ça va, ça vient. Ça pue aussi. On en perd vite l'intérêt. Pour passer le temps, on polit des pierres qu'on arrache au chemin. On en fera des bracelets ou des colliers.

Maïle n'ignore plus le secret du fleuve rouge qui crache la vie hors de son ventre chaque mois. Sa mère l'a initiée dès l'apparition de la première goutte de sang. Folle de peur, Maïle avait crié, bondissant de sa paille alors que le soleil lui-même ronflait encore un peu, à peine étiré entre les draps de la mer de Galilée. Elle avait demandé que l'homme vienne afin de la guérir. Sa mère avait tenté de la reconforter. La peur apaisée, son esprit instruit sur le cycle naturel de la fécondité, et donc remise d'une maladie qu'elle avait à peine eu le temps d'imaginer en apercevant le flot rougeâtre perler entre ses jambes, Maïle fut étonnée de voir ses sens troublés et avivés, et, aussitôt son utérus asséché, c'est son âme qui se mit à saigner. Quelque chose de mystérieux, de troublant, une braise nouvelle, un animal non apprivoisé remue désormais à l'intérieur de son corps. Ce quelque chose la pousse à ne plus pencher la tête sur son chemin pour cueillir les pierres mais à la lever plutôt, afin de découvrir au loin les foules qui dénoncent le passage de l'homme.

L'homme. On dit qu'il est le Fils de Dieu, son préféré, comme Thomas est celui du père, car Thomas tresse des sandales lui aussi. On dit qu'une étoile, là-haut, a brillé pour lui seul.

Voici que cet homme erre dans les environs et devient de plus en plus populaire, guérissant à gauche et à droite, maniant des paroles exquises, racontant des légendes, toujours suivi de sa troupe d'amis avec qui il partage le bon vin.

Dans l'ombre de sa chair, entre les cris aigus de l'enfance et les râles encore muets de la femme tourmentée, Maïle apprend le chemin tortueux du désir. Jadis un simple amas d'os et de muscles bêtement fonctionnels, le corps de Maïle devient danse au milieu des prairies, au cœur de la montagne. La jeune fille, envahie par cette troublante transformation, découvre la légèreté du fantasme et la pesanteur de l'attrait.

Depuis quelques semaines déjà ses moutons sont désorientés; trop assoiffée d'apercevoir le visage et la longue chevelure sombre de l'homme, Maïle est prête à entraîner les bêtes jusqu'au bord de la mer s'il le faut. Nul besoin qu'elles broutent toute la journée. Peut-être même que demain, si père le veut bien, ce sera Simon qui conduira le troupeau et elle, Maïle, sauvage et tremblante, le corps torride, ira librement se glisser dans la foule pour s'approcher davantage de l'homme.

On dit qu'hier il a marché sur la mer comme si les vagues étaient des dunes, comme si l'eau s'était pétrifiée pour le laisser circuler sans qu'il soit submergé par la colère des flots. Elle ira, elle aussi, rejoindre les milliers de gens qui se rassemblent autour de lui; elle ira, elle aussi, écouter la stupéfiante histoire du royaume qu'il raconte et elle verra les malades et les infirmes projetés à ses pieds se relever entièrement guéris et possédés de joie.

Mais son visage... On dit qu'il est beau et que sa peau scintille comme le sable du désert embrassé par le soleil au cœur de l'après-midi. On dit que ses yeux ne sont pas tout à fait ceux d'un homme ni tout à fait ceux d'une bête, mais qu'ils sont si perçants qu'on le soupçonne de voir à travers la chair des êtres

vivants ou morts ; on dit qu'il perçoit la ligne délicate de l'âme enfouie sous les os.

Ses lèvres... On ne dit rien de ses lèvres, et pourtant Maïle ne peut concevoir qu'elles ne soient pas remarquablement belles, elle n'ose imaginer une commissure sévère et avare. Non, sa bouche doit contenir la pulpe de ses mots, la générosité de son discours ; elle doit susciter la grâce et le désir de la mouiller, de s'y fondre, de la pénétrer pour goûter le sel du corps et peut-être aussi celui de l'esprit.

Et ses mains, ses mains ne doivent-elles pas se prolonger en de longs et minces doigts, en des filets de lumière mordants pour atteindre le mal qu'ils veulent extirper des corps souffrants ? Ses doigts ne doivent-ils pas être délicats pour laisser reposer le bien en son nid fécond, être infiniment plus longs que leur chair pour s'agiter ainsi entre ciel et terre afin de passer par les artères du cœur de Dieu, se glisser ensuite dans les viscères encrassées de Satan et y déloger le mauvais sang ? Et comment ces mains et ces doigts-là ne devraient-ils pas émouvoir le corps de Maïle, ébranler son âme au moindre contact ? Un seul effleurement de cet homme et voilà que Maïle, tel qu'elle le pressent, verrait sa chair s'ouvrir entière comme les cieux s'étaient eux-mêmes ouverts au-dessus du Jourdain pour laisser l'Esprit de Dieu descendre en elle.

La nuit tombée, Maïle, étendue sur sa paillasse, ferme les yeux, mais ne dort pas. Discrètement, afin que ses frères et sœurs ne le remarquent point, elle glisse sa main le long de son propre corps, la faisant dévier sur des courbes nouvelles ; ses hanches qui doucement, sans violence, s'éloignent l'une de l'autre, poussant son bassin en force et en largeur, et sa poitrine, encore hésitante, à peine gonflée, comme si à tout moment elle menaçait de disparaître dans le thorax d'où elle est venue. Maïle repère ainsi au passage des lieux énigmatiques. La pointe de ses seins, par exemple, au contact de ses doigts, se hisse et durcit. D'abord amusée par le phénomène, Maïle poursuit les délicates caresses puis pince les jeunes épines entre ses ongles ; la sensation n'est plus

concentrée dans sa main mais sur le bout de ses seins et cela lui procure un émoi à la fois douloureux et agréable au creux du ventre. Comme un vertige emprisonné dans la fosse de ses os. Tout cela est fascinant : cette animation soudaine dans les tissus, cette fièvre qui prend possession de son cœur et de ses poumons. Le souffle précipité, la peau moite, Maïle chavire dans l'obsession.

Pour se calmer, Maïle songe aux pierres qu'elle polit. On dit que cet homme, ainsi que ses amis, ne possèdent rien, pas même de vêtement de rechange. On dit qu'ils marchent d'un lieu à l'autre et survivent des offrandes du peuple. Maïle, à tâtons, fouille sous sa paillasse et trouve quelques pierres qu'elle avait cachées afin que ses jeunes frères ne les utilisent pas dans leurs jeux. Doucement, avec une pièce de tissu imprégnée de sable, elle en ponce une, longuement. Elle le fait dans la profonde noirceur, ne cessant d'imaginer le corps et le visage de celui qu'elle n'a jamais vu mais dont toute la Galilée parle, de celui à qui elle offrira un humble bijou.

Sous la lumière frêle du petit matin, Maïle quitte sa demeure sans ses moutons. Père ayant accordé sa permission, c'est avec une légèreté, une euphorie presque incontrôlable qu'elle se dirige là où la masse humaine s'est assemblée. Ils sont des milliers d'hommes et de femmes, d'enfants aussi, silencieux, captivés par celui qui est là-bas, juché sur un mont, à discourir. Que dit-il ? Pas plus qu'aucun de ceux qui sont près d'elle, Maïle ne perçoit le son de sa voix. Peu importe. Lorsqu'il aura fini de parler, le peuple s'emparera de ses mots et les fera circuler afin que tous puissent profiter de cette sagesse à la sève neuve et pleine d'espoir.

Va, petite Maïle, à la tendre chair, au sang délié, va traîner ton corps fou devant l'homme qui parle si bien.

Pendant des jours, la jeune fille cherche à s'approcher de lui. Avec peine, elle réussit à réduire la distance qui les sépare ; plus elle s'avance vers lui, plus la foule est dense et agitée. Sur son passage, les gens la bousculent, tirent sa tunique, lui donnent

des coups de coude, essaient de l'écarter : elle n'avait qu'à venir plus tôt, les gens ont attendu longtemps, avec patience, leur place a été durement gagnée, ils ne la laisseront pas passer.

Mais Maïle s'acharne et un jour, enfin, l'homme est là. Devant elle. Sa peau est si blanche et si belle qu'on la croirait détachée de la lune, et tout son corps, ses cheveux, ses yeux, ses mains, tout chez lui semble aérien. Et lorsqu'il étend les bras de chaque côté de son corps, on dirait qu'il va prendre son envol.

Maïle voudrait fixer le temps, abandonner toutes les heures du monde à cette seule vision. Elle en oublie la douleur de ses pieds fatigués par la longue marche, les tiraillements de son estomac vide depuis le matin ; elle ne sent que les palpitations nerveuses de son cœur, que la chaleur de l'excitation empourprer son cou et son visage. L'homme qui est là, devant elle, lui rappelle le miracle de toute chose, de toute vie. La mémoire de Maïle retourne palper les origines de la création, à même le nid du désir qui entraîne le premier souffle, le premier pas, la première cellule d'existence. La voilà dévorée par le feu, explosée en elle-même pour engendrer l'univers des passions, ces fureurs qui poussent les êtres à fuir l'absence et la mort.

Une femme, tout à coup, sort de la foule pour s'adresser à l'homme. Autour de Maïle, on chuchote : « C'est Marie-Madeleine. C'est sa maîtresse. »

Sa maîtresse, elle ? Cette pauvre, ce corps trop splendide, cette démarche lascive, ce regard sombre et pénétrant ? Une brûlure traverse le ventre de Maïle, sa gorge se pétrifie, ses jambes tremblent. La haine la déchire, la jalousie explose jusque dans sa moelle.

« Putain ! » crie-t-elle alors. Et elle répète ces mots qui sont comme autant de sanglots : « Putain ! Putain ! » Dans sa rage, elle empoigne ses pierres et les jette froidement sur le corps de Marie-Madeleine. En peu de temps, la foule a proclamé sa condamnation et de partout on se penche, on ramasse des cailloux et on les fait voler sur la malheureuse amante.